

LES LIVRES

Jean Rostand : Pour étudier l'âme humaine, M. Jean Rostand ne croit pas utile d'imaginer une affabulation plus ou moins romanesque.

Deux Angoisses (Fasquelle)
Et, cependant, ce sont bien deux véritables romans qu'il nous donne dans son nouveau livre.

Ce sont deux romans que nous avons tous vécus : la mort d'un être âgé que nous aimions, l'amour d'une infidèle.

Par une suite ordonnée de maximes, M. Jean Rostand évoque, en nous, le drame, le précipite et le dénonce.

Et nous nous intéressons d'autant plus à ses péripéties que nous en sommes le héros.

L'auteur excelle, en effet, à mettre en lumière ce qu'il y a de général, de commun, dans les sensations humaines. Et nous reconnaissons, exprimés par lui, des sentiments, des idées, des impressions qui furent les nôtres.

« Rien d'aussi douloureux qu'une grande tendresse envers un être que son âge condamne à mourir dans un délai relativement proche. Il va falloir le regarder se défaire, se fondre, glisser comme le sable d'un sablier. »

« Une femme ne se plaît dans la société d'un homme que si, plus ou moins consciemment, sa sensualité y trouve son compte. »

« Autant nous le trouvons noble et touchant quand il s'adresse à nous, autant son désir nous fait l'effet d'un bas instinct quand il s'adresse à autrui, et nous la plaignons d'être aussi ridiculement asservie à ses sens. »

« Nous serions presque soulagé d'apprendre qu'elle en aime un autre qui ne fût pas celui sur qui s'est localisée notre jalousie. »

Cependant, nous chercherions, en vain, dans ce livre, un réconfort.

Il s'en dégage, seulement, cette douce mélancolie qui n'est pas sans charme pour les êtres passionnés.

M. Jean Rostand semble, à ce point de vue, perpétuer la tradition romantique.

Il maudit sa souffrance, mais on sent qu'il l'aime.

Jacques Copeau
Critiques d'un autre temps (N. R. F.)
Ces études d'art dramatique sont d'un très grand intérêt.

Elles révèlent un critique fin, profond et courageux.

Je signale, notamment, une analyse de *La Barricade*, de M. Paul Bourget, au cours de laquelle M. J. Copeau fait ressortir, avec une logique impeccable, l'hypocrisie littéraire et la mauvaise foi du grand académicien bourgeois.

J'ai beaucoup apprécié, aussi, une étude sur le théâtre, de Paul Hervieu, théâtre de qualité inférieure, écrit en jargon et auquel on a voulu donner une importance qu'il est bien loin d'avoir.

Enfin, je ne puis m'empêcher de reproduire cette appréciation sur M. Brieux qui me paraît, de tous points, excellente :

« ...M. Brieux est un philosophe primaire, un moraliste sans portée, un penseur et un écrivain incorrects ; ses co-



médies offrent sans ordre un ramassis de phrases de manuels et d'enseignements de cours du soir ; son talent se borne à une certaine adresse de présentation, mais il ne saurait ajouter quoi que ce soit, de son propre fonds, aux lieux communs qu'il traite, sinon des amplifications oratoires ou journalistiques. »

Il y a cependant un point sur lequel je ne me trouve pas d'accord avec M. J. Copeau.

Celui-ci estime, en effet, que *La Bigote*, de Jules Renard, est une pièce manquée. Or, je ne crois pas qu'il y ait, dans notre théâtre moderne, une comédie plus naturelle et plus vivante.

Que la silhouette de la tante Bache soit un peu forcée, un peu caricaturale même, je le concède. Mais les autres personnages sont dessinés avec une telle maîtrise, une telle vérité, qu'il nous semble les avoir déjà rencontrés.

Quant à la scène de la vieille Honorine qui est, paraît-il, un long bavardage, je la trouve, pour ma part, toute imprégnée de cette philosophie généreuse qui dissimule, sous une forme un peu brutale, la pitié et la sensibilité profondes de l'auteur.

Que M. Copeau relise, par exemple, ce passage :

« HONORINE : Je le connais mieux que vous, votre monsieur : quand il est venu au monde, je l'ai reçu dans mon tablier. Oh ! qu'il était beau ! Il avait l'air d'un petit ange ! — MADAME LEPIC : Pas si vite ! Vous oubliez le péché originel, Honorine. On ne peut pas être un petit ange avant d'avoir été baptisé. — HONORINE : Oh ! il l'a été ; mais il n'y pense plus, aujourd'hui... c'est un mécréant ! Il ne croit à rien. Un homme si capable, le maire de notre commune ! Il ne croit même pas à l'autre monde ! — M. LEPIC : Tu y crois donc toujours, toi ? — HONORINE : Oui... Pourquoi pas ? — MONSIEUR LEPIC (légèrement) : Un autre monde ! Tu as plus de soixante-dix ans et tu vivras cent ans, peut-être ! Tu auras passé ta vie à laver la vaisselle des riches, y compris la nôtre ; on te voit toujours ta hotte derrière le dos. — HONORINE : Je ne l'ai pas aujourd'hui. — MONSIEUR LEPIC : On la voit tout de même. C'est comme une vilaine bosse, ça ne s'enlève pas le dimanche ! Tu n'as connu que la misère et tu crèveras dans la misère. Si la commune ne t'aidait pas un peu, tu te nourrirais d'ordures ! Sauf ton Jacquelou qui est estropié, tous tes en-